

L'ANALYSTE, LE STRATÈGE ET LE PARACLET

[François Leguil](#)

L'École de la Cause freudienne | « La Cause freudienne »

2008/1 N° 68 | pages 33 à 37

ISSN 1240-1684

ISBN 9782905040602

DOI 10.3917/lcdd.068.0033

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2008-1-page-33.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

© L'École de la Cause freudienne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'analyste, le stratège et le paraclet

François Leguil*

« Notre sujet supposé savoir » ; « notre », donne à entendre qu'il n'est pas le seul et rappelle une invitation de Lacan dans sa « Proposition sur la passe » : « la promotion par Freud de l'Église et de l'Armée comme modèles [...] s'éclaire encore d'y ajouter la fonction dans l'Église et dans l'Armée du sujet supposé savoir. Étude pour qui voudra l'entreprendre... »¹ On peut considérer que Lacan lui-même a réalisé cette *étude* et montré qu'ajouter la fonction du sujet supposé savoir au modèle freudien de la foule militaire peut conduire à l'écriture du discours du maître, et à celle du discours universitaire dans le prolongement de l'institution religieuse : la fonction du sujet supposé savoir serait celle qui comble la béance entre le savoir et le pouvoir dans l'armée, entre le savoir et la vérité dans l'Église.

Freud a songé à la dimension, non plus seulement libidinale, mais épistémique, qui contribue à la constitution d'un groupe. Dans « Psychologie collective et analyse du moi », il reconnaît qu'en se « limitant [...] aux effets affectifs les plus immédiats de l'identification, il a laissé de côté [...] sa signification pour notre vie intellectuelle (*ihre Bedeutung für unser intellektuelles Leben*) ».² Il note également que le « rôle économique » joué par la hiérarchie dans la cohésion des groupes est mieux rempli dans l'Église que dans l'armée en raison d'une fonction liée au savoir : « on est en droit d'attribuer au Christ plus de savoir et de sollicitude [...] qu'à un commandant en chef qui est un homme (*mehr Wissen und Bekummern*) »³. Freud enfin note que, si l'identification et l'amour expliquent la cohésion du groupe, d'autres causes rendent compte de sa destruction. Avec l'exemple du guerrier d'Holopherne et celui du roman anglais sur la ruine de la croyance en la résurrection, il montre que la foule militaire se brise lorsque l'efficacité de la fonction du

* François Leguil, est psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne.

1. Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 257.
2. Cf., Freud S., « Massenpsychologie und Ich-Analyse », *Gesammelte Werke*, S. Fischer, tome XIII, p. 119.
3. Freud S., « Psychologie collective et analyse du moi », œuvres complètes, tome XVI, Paris, puf, 1991, p. 33.

sujet supposé savoir est contestée, alors que la masse religieuse se délite quand c'est la vérité de cette supposition qui est touchée.

Freud ne fait pas de sociologie : ses deux foules sont des modèles déduits des concepts psychanalytiques, de même que l'écriture des quatre discours s'ordonne à partir de celle du discours analytique. En lisant Lacan, nous pouvons désigner et nommer la fonction du sujet supposé savoir dans l'armée : c'est le stratège. Dans l'Église, c'est le Paraclet, soit le Saint-Esprit.

Un stratège n'est pas un héros. Lacan le pose en 1945, quand il commente la victoire des alliés : « Toute la puissance de [...] [la] tradition [militaire] ne pesa pas une once contre les conceptions tactiques et stratégiques supérieures, produits des calculs d'ingénieurs et de marchands [...] [en dissipant] la mystification de cette formation de caste et d'école, où l'officier conservait l'ombre du caractère sacré qui revêtait le guerrier antique ! »⁴ Dans un best-seller de la polémologie des années 1980, *The mask of command*, John Keegan reconstruit toute l'histoire de la guerre en calculant la distance croissante qui sépare la place où se tient le commandant en chef de la zone des combats. Un stratège n'est pas un héros, s'il peut arriver qu'il le fût ; sa fonction n'est pas de mener les opérations en exposant sa vie, mais de la mener par une réflexion décisive. Un héros ne sait pas l'origine du mouvement qui le porte vers le danger. Pour cela, Œdipe est le paradigme du sujet de l'inconscient. On voit, qu'à côté de la série hiérarchique – donc démocratique – de l'analyste, du stratège et du Paraclet, une autre pourrait être imaginée, plus aristocratique : celle du passant, du héros et du saint.

Un stratège est homme de savoir, de tous les savoirs. L'intéressant est que bien avant qu'on attende de lui qu'il maîtrise la science et les techniques, on exigeait qu'il soit un homme de culture : cinq siècles avant notre ère, Sun Zi le prescrit ; César transforme en beau langage son grand massacre du pays transalpin ; ami de Voltaire, le roi sergent assure que les *Belles lettres* sont l'école du commandement ; plus près de nous, Charles de Gaulle affirme : « Au fond des victoires d'Alexandre, on retrouve toujours les leçons d'Aristote. »

Tout ça c'est du chiqué, de la fumée savante pour faire diversion. Ce n'est pas ce savoir transmissible, théorique ou général qui façonne une supposition capable d'orienter des masses dans un affrontement et de lui éviter la panique. Subtilement, le maréchal de Saxe distinguait deux parties dans le savoir stratégique : la partie méthodique et la partie sublime, celle qui ne s'apprend pas, qu'on dit souvent innée, intransmissible mis à part l'exemple laissé. « Voilà ma manière, je ne la conseille pas », disait Napoléon à ses subordonnés. On raconte que Clausewitz avouait qu'il aurait volontiers échangé toute son œuvre contre le seul commandement d'une bataille gagnée : le savoir théorique dans la stratégie servant surtout, assurait-il, à limiter les pertes en cas de défaite. Dans l'introduction de ses toutes récentes mémoires, *Le temps des turbulences*, Alan Greenspan, grand stratège moderne s'il en est, avoue qu'il n'a pas la moindre idée des causes rationnelles de la supposition de savoir qui lui est accordée.

Le stratège victorieux est le sujet supposé avoir su couvrir la béance entre la pensée et l'action, entre la logique du signifiant et la jouissance des luttes triomphales, non parce qu'il connaît le savoir efficace, mais parce qu'il est capable de choisir efficacement dans la somme des savoirs les mots qui font de l'ordre qu'il donne une alchimie de la pensée qui la rend féconde. Lorsqu'il instrumentalise le savoir, la vérité du stratège réside en cela qu'il est lui-même le sujet d'un choix qui le divise. Napoléon, dit-on, posait la question avant de contresigner la nomination d'un

11. Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits, op.cit.*, p. 103-104.

général : cet homme au moins a-t-il de la chance ? Lui-même, qui savait que, dans sa nuit morale, il avait dû changer ses plans quelques heures avant l'engagement, pouvait confier à Las Cases : « Sur le champ de bataille, l'inspiration est une réminiscence. » Et le traité de stratégie que rédige l'arrière grand-père de George Sand, le maréchal de Saxe, a pour titre : *Rêveries*.

Lorsqu'il fait de son commandement le signifiant maître qui agit, le stratège éprouve que sa vérité de sujet divisé par son choix ne procure aucune garantie d'automaticité à la supposition de savoir qui lui est offerte par la masse pour se prémunir devant l'abîme des hasards. À ceux qui l'interrogeaient sur les causes de la victoire de la Marne, Joffre répondait : « Je ne sais pas qui a gagné, mais je sais qui aurait perdu. » C'est que, s'il est des chefs invincibles, il n'en est pas d'infaillibles.

L'infaillibilité s'accorde au Paraclet. Or, qu'est-ce que le Saint-Esprit qui ne pense pas l'action comme le stratège, mais qui pense l'être humain, en le comblant des sollicitudes de la divinité ? Le Paraclet est l'amour du savoir ; non pas le savoir aimé, mais le savoir aimant, savoir divin qui donne ce qu'il n'a pas, dépendant qu'il se trouve de la liberté de l'homme. Il comble l'être, rejetant le manque du sujet à sa culpabilité. Il est don de Dieu, objet métonymique qui s'ajoute à la substitution sacrée de la métaphore céleste, celle du Père et du Fils.

L'Esprit saint est du savoir vivant, puisque savoir de la vie. Et la vie est savoir, puisque création procédant du Créateur : savoir toujours reculé, à l'abri de ce que la science saura et que l'Église, toute traversée de l'Esprit, ne craint pas puisque jamais on ne verra créature s'égaliser à son Auteur. Le Saint-Esprit est le savoir en personne, la troisième de la substance divine qui est trinitaire ; un souffle de vie, une personne qui accompagne selon Saint Augustin le son des mots quand ils font le sens. L'Esprit saint, une personne ? Nous dirions maintenant une instance comme dans la métapsychologie freudienne. Non, non : une personne, c'est plus parlant.

Songeons à ce que devient Dieu sans cette supposition d'un savoir vivant sur la vie : une trinité amputée, une substance régressée à sa topique bifaciale, une entité réduite à sa binarité, un dieu duplice. Antérieur et postérieur, ce Dieu a existé. Signifiant sans savoir, donc jouissance sans scrupule, nerfs divins pénétrant l'infortuné et volonté voluptueuse féminisante, ce Dieu binaire et duplice, ce Dieu sans Paraclet a existé : le président Daniel Paul Schreber l'a rencontré. Ce n'est pas l'Éternel que chante David : « Yahvé, tu me sondes et me connais ; que je me lève ou m'assoie, tu le sais ».

La Trinité est un mystère, soit un dispositif d'élucidation forcée et de représentation possible ; un dispositif qui met en scène une logique et s'inscrit dans l'éthique de son incompréhensibilité : ce qu'on ne comprend pas, on le célèbre. Voilà bien un coup de génie, fulminatoire et durable, qui explique sans doute qu'à la différence de Freud, Lacan considère que la religion est moins une illusion qu'une solution. Une solution qui parvient à profiler dans une interdiction de savoir l'ombre d'une promesse pour en faire l'occasion d'une réjouissance : c'est parce qu'il ne sait pas ce qui est impossible à dire que le croyant espère. Là aussi, la fonction du sujet supposé savoir comble une béance non plus entre pouvoir et savoir comme dans l'armée mais entre savoir et vérité ; elle comble cette béance par une dogmatique d'une solide cohérence. Le fait de n'en pas croire un mot, n'empêche pas d'apprécier une performance qui, au-delà des emprunts historiques faits aux néoplatoniciens, articule depuis bientôt vingt siècles l'un et le multiple en fabriquant un mystère d'une ingéniosité qu'un Étienne Balibar place « au point névralgique du monothéisme ». À la troisième leçon de son quatrième Séminaire, que J.-A. Miller a intitulée : « Le signifiant et le Saint-Esprit », Lacan profère que « la présence du Saint-Esprit [...] est absolument essentielle

au progrès de notre compréhension de l'analyse ». ⁵ Au milieu de son année consacrée à *L'acte analytique*, Lacan identifie le Saint-Esprit comme la fonction du sujet supposé savoir dans l'Église, en expliquant que dans les catégories de sa « Question préliminaire », il le situerait avec le terme *phi*. Alors, pourquoi pas Jésus en I et Dieu en P ; voilà la Trinité transposée sur le schéma R et l'Esprit saint repris comme souffle de vie et savoir qui articule la castration et le péché originel. On se gardera d'exagérer ce rapprochement insolite parce que l'important est ce que Lacan soutient à cette occasion : le Saint-Esprit, dit-il, est « infiniment moins bête que le sujet supposé savoir » ⁶. La raison vraisemblable est que, savoir agissant, l'Esprit saint est garanti par l'autorité d'une vérité, par une autorité en place de vérité, celle de la Révélation : le signifiant unaire S_1 et le commandement qu'il fait rappellent que la vérité de la Création est dans l'ordre donné par le Créateur : « Que la lumière soit » ; comme dans l'injonction du Rédempteur aux derniers versets de Saint Matthieu : « Allez enseigner ce que je vous prescris. »

Si, par la grâce de la supposition qui lui est faite, le stratège est le maître du savoir, le Paraclet est le savoir des maîtres. Savoir d'une autorité que les Écritures exsudent à l'appel du croyant, le Paraclet parle à chacun : là où tu es, je pense et tu penses là où je suis. On conçoit qu'en cette ambiance, l'Esprit souffle à l'occasion là où il inspire la colline et fabrique la secte. L'Église n'est pas une secte et, sur un ton de boutade, Lacan peut dire que les athées sont au Vatican : ceux-là, sans doute, mesurent ce que l'opération du Saint-Esprit réclame de pondération politique et de précautions diplomatiques. Ils en mesurent l'enjeu parce que la supposition de savoir opère dans la foi. Elle est vérifiée dans l'armée. Dans la cure elle est défaite. Aussi est-ce faire œuvre de salubrité de repérer dans notre champ les incarnations subreptices du stratège et du Paraclet pour les bannir et damner sans répit la comédie du commandement autant que l'inspiration artificielle des élucidations préconçues.

Nous voyons le premier, le stratège, sous la figure du bon clinicien, celui qui « appuie sur les boutons » a pu dire Lacan, celui qui maîtrise les diagnostics et traque les structures comme si elles offraient un mode d'emploi. La trace du second, la trace de l'Esprit saint, nous apparaît partout où l'on se fait une idée de la psychanalyse sans chercher à tout prix à *savoir ignorer ce que l'on sait*. Avec celui-ci comme avec celui-là nous revient en mémoire un avertissement lancé par Jacques-Alain Miller il y a très exactement vingt ans : « Notre structuralisme nous a-t-il rendu si mécanicien que nous soyons maintenant disposés à admettre la forclusion d'un signifiant comme une donnée primordiale et inconditionnée, sans même plus percevoir qu'elle est corrélative d'une position subjective ? » ⁷

Notre lot est la certitude de la chute du sujet supposé savoir et celle de la destitution subjective. Cela implique un consentement à une cause qui n'est pas le consentement qui donne son efficacité à la loi dans le discours du maître ni l'aspiration à la vérité qu'est le consentement au savoir dans le discours universitaire. Ainsi va notre rétivité devant les conduites à tenir et notre méfiance pour le sens lorsqu'il devient stable. Nous n'en voulons ni au Maître ni à Dieu dont peu nous chaut en nos pratiques, mais aux produits que fabrique leur supposition de savoir que sont, d'une part, les protocoles de soin et d'investigation dans la pratique des gouvernants et,

5. Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 46.

6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XV, « L'acte analytique », leçon du 21 février 1968, inédit.

7. Miller J.-A., " Sur la leçon des psychoses ", *Actes de l'École de la Cause freudienne*, n° XIII, Paris, 1987, p. 143.

d'autre part tout ce qui ressemble à cette fausse profondeur du leurre herméneutique dans ce que l'on nomme les *sciences humaines*. Les uns et les autres nourrissent la prétention des expertises, alors que dans notre champ, d'expert, nous n'en connaissons qu'un : le sujet, pourvu qu'il se penche sur l'énigme de son symptôme.